



Virginie Despentes : "meuf", tu délires...

Dimanche 1er mars, "Libération" publiait une tribune de Virginie Despentes saluant un coup d'éclat d'Adèle Haenel lors de la cérémonie des Césars. Un texte en forme de diatribe contre les riches, les puissants, les hommes. Un texte qui méritait une réponse.



Au début, on se dit que c'est insignifiant. Qu'un texte¹ publié dans *Libération*, même sur une page et demie, ça va intéresser quoi ? Dix mille personnes en France, en priorité chez les intellectuels urbains, qui communient déjà dans la détestation des mâles blancs "cisgenres". D'accord, Virginie Despentes est une icône branchée, des centaines de milliers de livres vendus, des interviews fleuve dans les *Inrocks*. Mais cette histoire de cérémonie des Césars, ce grand psychodrame du petit milieu, pendant qu'un sarrape turc précipite dans des canots pneumatiques des dizaines de milliers de malheureux, pendant que les aberrations du système néolibéral sont mises à nu par un virus, c'est tellement dérisoire.

Et puis on entend des filles, de celles qui ne sont pas particulièrement militantes, pas des obsédées de la lutte contre le patriarcat, qui trouvent que ce texte est très bien.

"Il a tellement de force".

"Je ne fais pas partie de ces une femme sur deux qui ont été violées, mais elle a raison."

Une femme sur deux ? Euh, non. 12%. C'est déjà trop. Mais ce n'est pas pareil. Une sur deux a subi des "attouchements non consentis". S'est fait tripoter, donc. Dans le métro. Au bureau, par un collègue. C'est ignoble. Mais ce n'est pas pareil. Et le glissement, en fait, est terrifiant. Parce qu'il révèle la façon dont tout est embrouillé, mêlé, aplani.

"dominants"/"dominés"

Alors, on relit le texte de Virginie Despentes. Et la colère monte. L'indignation. Le dégoût, parfois. Et comme l'intuition que le monde parallèle qu'il décrit, dans lequel des "dominants" violeraient impunément dans des orgies obscènes, dans lequel il y aurait de méchants monstres occupés à mutiler les corps des "dominés" à coup de violences policières et de César du meilleur réalisateur, paraît à certains – à certaines surtout – une description vraisemblable du réel sous prétexte qu'on y met en accusation les prédateurs sexuels.

¹ <https://www.liberation.fr/debats/2020/03/01/cesars-desormais-on-se-leve-et-on-se-barre-1780212>

Je ne suis pas une écrivaine punk génialement transgressive. Je suis blanche et bourgeoise, ce qui semble disqualifier mes propos depuis qu'il est de bon ton de compter les noirs et les blancs dans les cérémonies mondaines comme dans les débats intellectuels.

Cette bouillie d'imprécations, de 49.3 et de sociologie de bazar, "quelle force !". En fait, ce n'est pas très compliqué, la force. Quelques mots grossiers ou familiers, quelques images dégueulasses pour montrer qu'on choque le bourgeois, et le simplisme satisfait que donne la bonne conscience.

Une arme de destruction massive, la bonne conscience. Elle efface les doutes, les nuances, la complexité. Tout est permis quand on est du bon côté. Celui des "dominés" contre les "dominants". Même quand on est célébrée par toute l'intelligentsia culturelle à laquelle on appartient.

"Le temps est venu pour les plus riches de faire passer ce beau message : le respect qu'on leur doit s'étendra désormais jusqu'à leurs bites tachées du sang et de la merde des enfants qu'ils violent."

On peut écrire ça, quand on a bonne conscience. On peut laisser croire qu'il y aurait les méchants tout puissants de l'industrie du cinéma, et les damnés de la terre enfin révoltés, Virginie Despentes, Adèle Haenel et quelques autres, se battant pour tous les dominés, les écrasés, les pauvres. C'est beau, la convergence des luttes, quand on peut se mettre au centre.

Je ne suis pas une écrivaine punk génialement transgressive. Je suis blanche et bourgeoise, ce qui semble disqualifier mes propos depuis qu'il est de bon ton de compter les noirs et les blancs dans les cérémonies mondaines comme dans les débats intellectuels. Comme la plupart des femmes, j'ai eu droit aux assauts de certains sales types, les frotteurs du métro, la main aux fesses au petit matin, sur le chemin du lycée, l'exhibitionniste dans le train de nuit, le supérieur hiérarchique entreprenant... Les remarques sexistes, aussi, le mépris latent, le fameux plafond de verre... Mais jamais je n'aurais l'indécence de mettre cela sur le même plan qu'un viol, de me faire croire que nous sommes toutes "victimes", dans une sorte de continuum, victimes du patriarcat bourgeois, des "dominants". Et jamais je ne considérerai que les hommes, par essence, du fait de ce "patriarcat" que certaines féministes nous présentent comme tout puissant, du fait de la "culture du viol", sorte de péché originel aussi flou qu'enveloppant, seraient des salauds.

Coupables par essence

Parce que, les "dominants", c'est ça. Ce que nous dit le texte de Virginie Despentes, c'est qu'il existe des coupables par essence. Les riches, les blancs, les hommes...

"Et vous savez très bien ce que vous faites", écrit-elle, "que l'humiliation subie par toute une partie du public qui a très bien compris le message s'étendra jusqu'au prix d'après, celui des Misérables, quand vous convoquez sur la scène les corps les plus vulnérables de la salle, ceux dont on sait qu'ils risquent leur peau au moindre contrôle de police, et que si ça manque de meufs parmi eux, on voit bien que ça ne manque pas d'intelligence et on sait qu'ils savent à quel point le lien est direct entre l'impunité du violeur célébré ce soir-là et la situation du quartier où ils vivent."

On notera que cette rhétorique sur "les corps vulnérables", cette vulgate sociologique qui donne une apparence d'analyse, sert à construire des figures de victimes et de bourreaux, des figures essentielles, totales. Caricaturales à souhait. Chez les riches, on viole. On écrabouille les habitants des banlieues. Avec le soutien des flics. Et en face ? En face, la féminité superbe d'Adèle Haenel incarnant l'opprimée réduite au silence, Adèle Haenel en robe du soir et talons aiguilles pour personnifier les pauvres, les oubliés, les laissés pour compte... Enfin, ceux, parmi les pauvres, qui appartiennent au camp des dominés, et qui donc ne sauraient être des salauds ou des tordus. Parce qu'il y a aussi les mauvais pauvres. Ceux qui sont pauvres mais mâles et "hétéronormés". Ceux qui sont pauvres mais qui ne vivent pas dans les banlieues, ou qui ne considèrent pas que les policiers sont indistinctement des assassins suppôts du pouvoir. Ceux qui trouveront effarant le texte de Virginie Despentes et celui publié en regard, qui en est la version plus grimaçante encore. Il est signé Paul B. Preciado, philosophe. Et il est la traduction en jargon "deuxième année de sciences sociales" du premier. Il en est la vérité, une fois dépouillés les artefacts littéraires du lyrisme gueulard.

"La cérémonie des César était un rituel hétéro-patriarcal de restauration mythico-magique du violeur Polanski et d'exclusion et mise à mort de la victime parlante, Adèle Haenel," écrit le "philosophe". "L'hétéro-patriarcat se caractérise par la définition nécro-politique de la souveraineté masculine, c'est-à-dire par l'idée selon laquelle un corps adulte blanc est masculin dans la mesure où il peut légitimement utiliser la violence sexuelle contre tout autre corps marqué comme féminin, non blanc ou enfantin. En ce sens, l'hétéro-patriarcat ne considère pas seulement le viol comme une possibilité, mais l'exige, au moins conceptuellement, comme une condition de possibilité pour l'exercice de la souveraineté masculine hétérosexuelle"

Peut-être faut-il préciser que Paul s'appelait autrefois Béatrice, et fut la compagne de Virginie Despentes. Oserait-on dire qu'on sent comme une légère haine des hommes dans ce texte ? Comme une essentialisation un rien abusive ? Mais on a le droit, on dénonce les "dominants".

enfumage idéologique

Le texte de Virginie Despentes et celui de Paul Preciado n'ont pas pour objet le scandale que constituerait l'attribution d'un prix à Roman Polanski, ou même l'usage du 49.3 par un gouvernement dérégulateur et enfermé dans son système. Pour ma part, je n'ai pas attendu que ce soit pour décrypter et dénoncer les mécanismes du capitalisme financiarisé ou les distorsions du principe démocratique par les tenants du centrisme autoritaire. Et je n'ai jamais eu la moindre tendresse pour Roman Polanski. Mais je trouve ses films extraordinaires, comme Adèle Haenel peut, lors d'une petite interview vidéo, affirmer que Louis Ferdinand Céline est son écrivain préféré sans qu'on la soupçonne de souscrire à *Bagatelle pour un massacre* : distinction entre l'homme et son œuvre, etc... Non, ces deux textes ont pour objet la détestation des hommes hétérosexuels – du moins de ceux d'entre eux qui ne se fouetteraient pas d'être des hommes. Ils ont pour objet d'imposer dans l'univers social ce fantasme d'une "norme hétérosexuelle" totalitaire, parfaitement illégitime puisque culturellement construite, par laquelle les mâles asserviraient le reste de l'humanité.

Et ça marche.

On trouve ça génial.

Si l'on ne veut pas être dans le camp des violeurs, on doit trouver ça génial. Ces deux textes, qui prétendent dénoncer un abus de pouvoir, sont une quintessence d'abus de pouvoir intellectuel. A la fois couteau sous la gorge du lecteur et enfumage idéologique.

Celles qui ont confisqué le beau mot de féminisme pour en faire l'instrument d'une revanche et non celui d'une émancipation, n'ont pas le monopole du discours sur les rapports hommes-femmes

On serait tenté de répondre, bravache :

"si vous n'aimez pas, n'en dégoûtez pas les autres".

Personne ne reprochera à Virginie Despentes de porter dans sa chair le traumatisme de son viol. Mais il est des femmes qui portent un autre regard sur les hommes. Il est même des femmes qui ont été violées et n'incriminent pas pour autant tous les hommes. Et qui refusent absolument, farouchement, de se construire comme des victimes. Celles qui ont confisqué le beau mot de féminisme pour en faire l'instrument d'une revanche et non celui d'une émancipation, n'ont pas le monopole du discours sur les rapports hommes-femmes.

Contrairement à l'auteur de *King Kong Theorie*, je ne considère pas que ce soit le patriarcat qui m'oblige à m'épiler les jambes. Je ne crois pas que le fait d'entretenir son corps, de se l'approprier en le faisant sortir de l'état de nature, soit une soumission à l'ordre masculin. Et si elle écrit

"de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaissables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf",

j'écris de chez les timides, les coincées, celles qui se sont senties moches, mais qui n'ont pas pensé pour autant que c'était de la faute des mecs. Celles qui, peut-être pour compenser, ont investi la place, ont bossé pour gagner de ne pas être considérées en tant que femme quand elles prennent la parole. Celles qui croient qu'on doit élever les filles non comme des revanchardes mais comme des battantes, développer leur libido, toute leur libido, l'appétit de savoir, l'appétit de goûter, l'appétit de jouir. Parce qu'avant d'être des filles, elles sont des êtres humains.

Et, petit message aux hommes : en fait, nous sommes assez nombreuses à les aimer. Avec leurs défauts, leurs faiblesses. Avec leur virilité plus ou moins bien assumée. Nous sommes même assez nombreuses à aimer le désir masculin. La façon qu'a un homme de regarder une femme et de la trouver attirante. Parce que tout regard de désir d'un homme sur une femme n'est pas forcément cette violence prédatrice qui mérite d'être dénoncée, d'être jugée et d'être sanctionnée. Et bien sûr, le désir a partie liée avec la possession, parfois avec l'emprise. Il est complexe, il est sombre. Doit-on rappeler qu'il peut même y avoir emprise et domination entre femmes ? Qu'il peut y avoir manipulation et abus de pouvoir entre femmes ? Et que la seule manière de se prémunir un tant soit peu de ce qui fait l'essence même de l'humanité (si, si, lisez un peu de littérature, Racine par exemple, ça peut aider), c'est de surtout ne pas fabriquer des victimes, mais des individus libres.

Silence

Ah, et puis, on oubliait, dans le texte de Virginie Despentes, il y a aussi les collabos. Ceux qui se taisent.

"On est humilié par procuration", écrit-elle, "quand on les regarde se taire alors qu'ils savent que si Portrait de la jeune fille en feu ne reçoit aucun des grands prix de la fin, c'est uniquement parce qu'Adèle

Haenel a parlé et qu'il s'agit de bien faire comprendre aux victimes qui pourraient avoir envie de raconter leur histoire qu'elles feraient bien de réfléchir avant de rompre la loi du silence."

C'est pratique, le silence. On peut lui faire dire ce qu'on veut. On peut prétendre qu'Adèle Haenel a été clouée au pilori comme une "sorcière", elle qui a été célébrée, encensée pour sa prise de parole, par la quasi totalité des médias, pendant que celui qu'elle accusait était viré d'à peu près partout.

Le silence, aussi, des femmes qui n'ont pas les moyens de se faire entendre. Celles qui veulent dénoncer le sexisme et les agressions qu'elles peuvent subir dans un RER, le bureau d'une PME, ou chez elles, dans leur famille, mais qui ne se reconnaissent pas pour autant dans la bouillie conceptuelle des ayatollahs du féminisme queer.

En fait, le silence, ces derniers temps, est plutôt celui qu'on impose aux universitaires qui n'ont pas le bon goût de prêcher l'intersectionnalité des luttes. Aux journalistes, aux politiques, qui voudraient éviter d'être immédiatement renvoyés à l'extrême droite ou à *Valeurs Actuelles* s'ils disaient ce qu'ils pensent des concepts de ce féminisme agressif et de sa détestation de l'universel. Aux hommes en général, qui sont invités à la fermer parce qu'ils sont des dominants. Le silence, aussi, des femmes qui n'ont pas les moyens de se faire entendre. Celles qui veulent dénoncer le sexisme et les agressions qu'elles peuvent subir dans un RER, le bureau d'une PME, ou chez elles, dans leur famille, mais qui ne se reconnaissent pas pour autant dans la bouillie conceptuelle des ayatollahs du féminisme queer. Celles qui ont besoin de soutien pour se libérer et pas d'embrigadement.

La colère en lisant le texte de Despentès, c'est en pensant à elles.

Et puis à tous ces jeunes à qui l'on fait croire que pour dénoncer l'injustice et les agressions, il faut en passer par le ressentiment, la caricature et la haine des hommes.

J'ai pensé à mes fils, dont j'espère qu'ils sauront se comporter en hommes, c'est-à-dire en Hommes, en être humains respectueux et dignes, s'interdisant toute forme d'abus de pouvoir et d'écrasement de l'autre, et qu'ils comprendront que le désir n'est jamais plus intéressant que quand on le transcende par les mots.

J'ai pensé à ma fille à qui je ferai tout pour donner cet appétit de vie, cette envie de savoir, qui la rendra libre et puissante.

Tous trois, je veux le croire, sauront s'élever contre les injustices sans jamais se donner le beau rôle, sans jamais confisquer la souffrance des autres pour servir leur idéologie. Sans jamais voir le monde en noir et blanc. Sauf dans quelques vieux films qui justement révèlent toutes les nuances de l'âme humaine.